

PLAIDOYER POUR LA POÉSIE

Tchicaya U TAM'SI

Je ne veux aller chercher ailleurs un art de vivre si ce n'est dans la poésie. Qu'on ne s'y trompe pas. Il n'est pas question un instant que je me retire du monde. Pas de tour d'ivoire. Pas de retraite dans quelque solitude profonde – non. Je dis que ma poésie est une « politique » c'est-à-dire une volonté d'insertion dans ce monde. Par elle j'exige toute ma part dans l'aventure humaine qui semble menacée dans ce siècle qui finit et dans le siècle qui vient, précaire parce qu'elle se joue à chaque fois sur la corde raide. Elle reste une volonté d'être mais elle est aussi une source d'équilibre. Elle est le choix que je fais du verbe. Parce que je me soumetts à l'idée que le verbe est bien au commencement de tout et que c'est par lui que je prends chair au monde. Par lui je me manifeste au monde.

Elle, la poésie, est fatalement mon manifeste le plus grave, le plus secret, mais non le plus mystérieux. De fait elle couve la lumière. Elle est elle-même cette lumière, sans laquelle elle ne serait jamais. Alors je ne mépriserais jamais la poésie, et je n'admettrais jamais que l'on veuille lui assurer une marginalité honteuse ou orgueilleuse. Honteuse ou orgueilleuse oui ! On lit cela dans maints manifestes. Pascal se méfiait de la fausse éloquence – Verlaine tordit le cou à toute éloquence. Tout le mal vient peut-être de là. Il fit trop droit à la petite chanson. Rimbaud n'a pas pu tout sauver du désastre. Il abdiqua pour le pire négoce. Mais heureusement qu'il y a eu Rimbaud. On voit des poètes qui, à trop vouloir « peser les œufs de mouches dans les balances de soie », participent à la mort de la poésie.

Disons-le en termes plus nets : Il faut être effronté pour oser avouer qu'on est poète. Ça ne fait pas sérieux. Vos amis, votre éditeur s'étonneront que vous écriviez de la poésie. Ça ne nourrit pas son homme. N'allez pas protester qu'on ne vit pas que de pain, ce serait faire injure à la société de consommation. Ce produit n'a aucun cours. Il ne se vend pas. Entendez que la parole dans sa quintessence ne se vend pas.

Or dans toutes les civilisations, dans toutes les cultures, dans toutes les traditions – qu'elles soient orales ou écrites – la poésie est le premier des genres littéraires que l'on rencontre. Tous les savoirs qui concourent à forger, à meubler, à tremper (je pense à la trempe des métaux) l'esprit, le corps, le cœur de l'homme sont en elle. Il n'y a pas de science et de création hors d'elle.

La poésie est primordiale. Elle célèbre l'amour, la naissance, la vie, la mort. Elle interroge l'homme. Elle est la réponse à cette interrogation. Elle confère et restitue à tout ce qui se dégrade l'énergie, le feu, la lumière quand ce n'est pas la chair. L'aventure humaine est magique et partant poétique. Tous les gestes faits pour s'affranchir de l'animalité sont gestes magiques. Ainsi de faire jaillir l'étincelle en frottant deux silex. Ainsi de sortir du minerai brut l'élément métallique, arme ou outil. Ainsi de s'enchanter des mots qui remodelent les contours tant de l'âme que du corps.

Il y a de la poésie en tout. La poésie c'est faire, créer – selon l'étymologie. Au commencement. Faire dans le commencement revenait à produire un poème. La poésie dit le maître mot qui permet la transmutation des métaux. Le forgeron dit d'abord une parole magique avant de battre le fer qui sans quoi ne prendra jamais la forme du désir. Oui – le verbe. La première expression devant la chose créée est un ébahissement. Quand la lumière fut il me sortit de la gorge un ébahissement. Le monde tout entier est le produit d'un désir passionné, proféré dans la foi : « Que la lumière soit ! »

Toute science, tout savoir procède d'elle. Elle est. La course fantastique des particules... les trous noirs au cœur des galaxies. La feuille blanche où ne s'est pas encore écrit le poème – le premier mot du poème n'a-t-il pas en soi une exigence d'absolu ? Elle est contre la vanité ou l'inanité du vide, contre quoi la nature du poème s'insurge, s'érige. Dans les premiers âges le poème est ce tout : savoir et connaissance – moyen de faire connaissance. Elle est aussi sa propre méthode – Par les formes qu'elle se donne. Elle est mère des arts et des sciences. Elle est au commencement du monde ; pourquoi ne devrait-elle pas être dans les siècles à venir.

* « *Plaidoyer pour la poésie* » écrit spécialement par Tchicaya U Tam'si pour l'Atelier Imaginaire a été publié par les Éditions L'Âge d'Homme au mois de mai 1988 dans « L'Atelier Imaginaire, poèmes et réflexions sur la poésie », riche de dix-neuf contributions d'auteurs francophones (p. 265 à 266).

Pour situer l'auteur : https://fr.wikipedia.org/wiki/Tchicaya_U_Tam%27si

URL de l'article : http://www.atelier-imaginaire.com/doc/doc_167.pdf

Natte à tisser (Extrait)

Il venait de livrer le secret du soleil
et voulut écrire le poème de sa vie
pourquoi des cristaux dans son sang
pourquoi des globules dans son rire

il avait l'âme mûre
quand quelqu'un lui cria
sale tête de nègre

depuis il lui reste l'acte suave de son rire
et l'arbre géant d'une déchirure vive
qu'était ce pays qu'il habite en fauve
derrière des fauves devant derrière des fauves

son fleuve était l'écuelle la plus sûre
parce qu'elle était de bronze
parce qu'elle était sa chair vivante

c'est alors qu'il se dit
non ma vie n'est pas un poème
voici l'arbre voici l'eau voici les pierres
puis ce sacerdoce du devenir

il vaut mieux aimer le vin
et se lever matin
on le lui conseilla
mais plus d'oiseaux dans la tendresse des mères

(*Feu de brousse*, 1957)

A travers temps et fleuve (extrait)

Un jour il faudra se prendre
marcher haut les vents
comme les feuilles des arbres
pour un fumier pour un feu

qu'importe
d'autres âges feront de nos âmes
des silex
gare aux pieds nus
nous serons sur tous les chemins

gare à la soif
gare à l'amour
gare au temps

nous avons vu le sable
nous avons l'écueil
qui l'ignore
nous avons les fleuves et les arbres
qui le dira

nous avons cru
nous avons cru
qui le niera
nous avons pris des carpes plein nos filets
il suffisait d'un coup de pouce
le monde était sauvé par le silence

(Feu de brousse, 1957)

Nature morte

« Je jouais
quand ma sœur morte
mon grand-père
au couteau
mon grand-père achevait
un grand poisson
pendu devant notre porte
à cet arbre
nous aimions les aubergines
nous aimions les courgettes
mais il fallut jeûner
Aussi ai-je pleuré de faim
si je vous dis
que mon père ignore le nom de ma mère
je suis témoin de mon temps
et j'ai vu souvent
des cadavres dans l'air
où brûle mon sang »

(Feu de brousse, 1957)